

LE HOUSARD

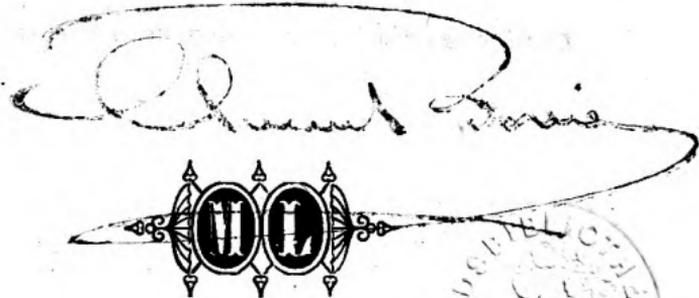
DE BERCHINI

OPÉRA-COMIQUE EN DEUX ACTES

PAROLES DE M. ROSIER

MUSIQUE DE M. AD. ADAM (DE L'INSTITUT)

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre
impérial de l'Opéra-Comique, le 17 octobre 1855.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1855

Les Auteurs et les Éditeurs se réservent le droit de représentation, de traduction
et de reproduction à l'étranger.

PERSONNAGES

- GÉDÉON, vieux maréchal des logis chef dans le régiment des hussards de Berchini. Grandes moustaches, nez bourgeonnant, 50 ans..... MM. BATAILLE.
- GOULARD, vigneron, marchand de vin, 60 ans.... RICQUIER.
- MARTIN, neveu de Goulard, 20 ans..... PONCHARD.
- MADAME VACHAU, marchande de lait, 50 ans.... M^{me} FÉLIX.
- ROSETTE, nièce de madame Vachau, 16 ans..... M^{lle} LEFEBVRE.
- VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES. — HUSSARDS.

La scène se passe dans un village de France, en 1750.

La mise en scène exacte de cet ouvrage est rédigée et publiée
par M. L. PALIANTI.

LE HOUSSARD DE BERCHINI

ACTE I.

La scène représente l'extrémité d'un village. À gauche, la maison de Goulard avec une treille sous laquelle sont des tables et des bancs. Cette maison porte pour enseigne un Bacchus sur un tonneau, avec cette inscription : *Au Franç Bacu*. À droite la maison de Mme Vachau avec treille aussi, tables et bancs et cette inscription au-dessous d'une vache : *A la vache la*. Bosquets au fond. Au delà, le gros du village, dominé par le clocher de l'église.

SCÈNE PREMIÈRE.

VILLAGEOIS, buvant du vin à gauche, VILLAGEOISES, prenant du lait à droite.

Introduction.

CHŒUR DES VILLAGEOIS.

Vive le vin sans mélange
Qui, par un prodige étrange,
Sait égayer tous les cœurs
Et vous donner des couleurs !

CHŒUR DES VILLAGEOISES.

Vive le lait sans mélange
Qui, par un prodige étrange,
Sait amortir les couleurs
Et calmer les maux des cœurs !

CHŒUR DES VILLAGEOIS, *offrant du vin aux Villageoises.*

Un verre de vin, ma commère :
Cela vous animera.

CHŒUR DES VILLAGEOISES, *offrant du lait aux Villageois.*

Prenez du lait mon compère,
Et cela vous calmera.

CHŒUR DES VILLAGEOIS,

Fi donc du lait !

CHŒUR DES VILLAGEOISES.

Fi donc du vin !

LE HOUSSARD DE BERCHINI.

ENSEMBLE.

Pour nous ce serait malsain.

REPRISE.

Vive le vin } sans mélange!
Vive le lait }

SCÈNE II.

LES MÊMES, HUSSARDS DE BERCHINI, avec une VIVANDIÈRE.

CHOEUR DES HUSSARDS.

Eh ! quoi, sans nous l'on boit ici
Et sans nous l'on conte fleurettes !
Vivent le vin et les fillettes,
Pour les husards de Berchini !

UNE PARTIE DES HUSSARDS, *prenant les verres des Villageois.*

Ah ! la charmante courtoisie !

UNE AUTRE PARTIE DES HUSSARDS, *embrassant les Villageoises.*

La gentille galanterie !

LES PREMIERS, *buant.*

J'accepte ce vin pétillant.

LES SECONDS, *embrassant.*

J'accepte ce baiser charmant.

CHOEUR DES VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

Comment ! accepter quand on vole !

Ah ! c'est trop fort sur ma parole !

ENSEMBLE.

CHOEUR DES HUSSARDS.

Quoi ! sans nous l'on boirait ici !
Sans nous on contera fleurettes !
Vivent le vin et les fillettes,
Pour les husards de Berchini !

CHOEUR DES VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

Où sans vous l'on veut boire ici !
Sans vous on contera fleurettes !
Point de vin et point de fillettes
Pour les husards de Berchini !

GÉDÉON, *avec une ligne de pêcheur.*

Qu'est-ce-donc ?

CHŒUR.

C'est Gédéon,

Qui revient de la pêche au goujon.

SCÈNE III.

LES MÊMES, GÉDÉON, sa ligne de pêche à la main.

GÉDÉON, *avec importance, après avoir donné sa ligne à un hussard.*

AIR :

Oui, Gédéon, c'est moi !

J'embauche et je recrute,

Sans peine et sans dispute,

Pour le service du roi.

Je recrute des gas

Et même des commères.

Des uns j' fais des soldats ;

Des autr' des vivandières.

Le joli régiment

Et le bel uniforme !

Il dessine la forme...

Quand la forme a de l'agrément.

Et de plus, j'offre sur-le-champ

Vingt-cinq livres, argent comptant

En beaux écus de bon argent,

Pour profiter du bon moment

Et pour entrer dans ce beau régiment.

(Aux Villageois.)

Qui veut signer ?..

LES VILLAGEOIS.

Pas moi, pas moi !

(Gédéon donne une tape à un Villageois.)

LE VILLAGEOIS, *se fâchant.*

Dites donc...

GÉDÉON, *legmatiquement.*

C'est pour le service du roi. -

(aux Villageoises.)

Et vous, mes charmantes commères,

Pour devenir des vivandières,

Qui veut signer ?

LE HOUSSARD DE BERCHINI.

LES VILLAGEOISES.

Pas moi, pas moi!

*(Gédéon embrasse une Villageoise.)*LA VILLAGEOISE, *se fâchant.*

Dites-donc!

GÉDÉON, *stagnatiqnement.*

C'est pour le service du Roi.

Profitez de la circonstance ;

Car, demain, mon détachement

Doit quitter ce cantonnement.

LES VILLAGEOISES, *vivement.*

Quoi! vous partez?

GÉDÉON.

En diligence.

LES VILLAGEOISES, *avec regrets.*

Tant pis!

LES VILLAGEOIS, *avec joie.*

Tant mieux!

GÉDÉON, *aux Villageoises.*

Et je le dis d'avance :

En quittant ces rustique lieux ,

Je regrette les yeux...

Non pas de notre soupe !

Car ils sont rares et petits!

Mais vos grands yeux, mes charmantes houris,

Dont le regard en deux me coupe!!!

Eh! bien, vous dites toujours non

Et vous refusez Gédéon ?

CHŒUR.

Vieux recruteur !

Adroit parleur !

Il est charmant,

Et cependant

Il le voit bien,

Il n'aura rien !

Malgré l'appas

Ça ne prend pas!

GÉDÉON.

Un' fois, deux fois et trois fois! signe-t-on?

LES VILLAGEOIS ET LES VILLAGEOISES.

Non, non, non, non, non, non, non, non.

LES HUSSARDS, *souriant.*

On ne mord pas à l'hameçon.

GÉDÉON, *prenant un Hussard jeune, et une vivandière de bonne mine et les présentant aux villageois et aux villageoises,*

Mais écoutez donc Gédéon
Et regardez l'échantillon :
D'Vénus vous aurez la façon,
Vous aurez l'air de Cupidon.

REPRISE ENSEMBLE.

Vieux recruteur,
Adroit parleur.
Je suis }
Il est } charmant,
Et cependant,
Je le vois }
Il le voit } bien,
Je n'aurai }
Il n'aura } rien ;
Malgré l'appas,
Ça ne prend pas.

(Sortie des Chœurs.)

SCÈNE IV.

GÉDÉON, *seul.*

Allons, il était écrit que je quitterais cette bicoque, sans avoir recruté personne de l'un ou l'autre sexe. Gédéon, Gédéon, mon ami, tu n'as plus l'adresse d'autrefois, pour prendre le monde au trébuchet de ton regard et à la souricière de ta parole. Décidément, je me casse, je ne suis plus bon à rien... qu'à pêcher à la ligne. Le gouvernement va me mettre à la réforme et je n'ai pas le sou... J'avais bien pensé quelquefois à épouser la mère Vachau, la propriétaire de la Vache lo, veuve aussi riche que désagréable, ça ferait bien mon affaire ! Malheureusement, c'est m'y prendre un peu tard pour une proposition d'hymnée... mon détachement quitte demain ce séjour champêtre... mais un cavalier va plus vite qu'un fantassin et avec un temps de galop et une seule charge brillante sur un cœur, on peut en être le vainqueur. *(Madame Vachau ouvre la porte.)* La voici, ajoutons à mon physique l'agrément du fion. *(Avec vanité.)* dont, au reste, il pourrait se passer. *(Il arrange ses cadenettes et retrousse ses moustaches.)*

SCÈNE V.

GÉDÉON, MADAME VACHAU.

(Madame Vachau, en paraissant, n'a pas aperçu Gédéon. Elle a remonté la scène et est allée au fond comme pour épier l'arrivée de quelqu'un. Elle redescend très-occupée.)

DUO.

GÉDÉON, *brusquement, lui prenant la taille.*

Mère Vachau !

MADAME VACHAU.

Maréchal des logis !

GÉDÉON, *la reprenant.*

Chef !

MADAME VACHAU.

Chef, j'allais le dire

GÉDÉON.

Je quitte, dès ce soir, ce rustique pays ;
Mais avant, d'un secret il me faut vous instruire

MADAME VACHAU, *étonnée.*

Parlez !

GÉDÉON, *brusquement.*

Mère Vachau !

MADAME VACHAU.

Ce secret, quel est-il ?

GÉDÉON.

Je puis le dire sans péril.

*Gédéon se campant devant elle et dessinant tous ses avantages.*1^{er} COUPLET.

Souffrez qu'ici je me détaille :
Jetez les yeux sur ce jarret ;
Voyez ce port et cette taille,
Ce joli nez, cet œil coquet.
Admirez-moi cette moustache,
Qui n'a qu'un seul désagrément :
C'est que, par malheur, elle cache
Le tour vermeil d'un bec charmant.

Qu'en dites-vous ?

MADAME VACHAU.

Je dis...

ACTE I.

9

GÉDÉON, *l'interrompant.*

Ça vous fait de l'effet,

J'en étais sûr.

(*A part.*)

Succès complet !

MADAME VACHAU.

Permettez...

GÉDÉON.

Quoi ?

MADAME VACHAU.

Permettez donc...

GÉDÉON, *lui faisant faire une pirouette et la faisant passer de l'autre côté.*

Ce n'est pas tout. Prêtez attention.

2^me COUPLET.

A cet extérieur aimable,
Qu'on s'arrache de tout côté,
Je joins un esprit agréable
Qui charme la société.
De plus, loin de faire bombance,
Je mange et bois peu, franchement.
Enfin, j'ai de la tempérance
Pour tout... sauf pour le sentiment.

Qu'en dites-vous ?

MADAME VACHAU.

Je dis...

GÉDÉON, *l'interrompant*

Ça vous fait de l'effet,

J'en étais sûr.

(*A part.*)

Succès complet !

MADAME VACHAU.

Expliquons-nous...

GÉDÉON, *l'interrompant.*

En outre, belle amie,

J'ajoute à ces perfections
Mes biens et mes possessions
Sur la Garonne, ma patrie,
Et ce que j'ai placé de fonds
Sur la banque (*A part.*) de Cracovie ?

MADAME VACHAU, *ironiquement.*

Certes, voilà beaucoup de biens,
Et votre offre si délicate,

LE HOUSSARD DE BERCHINI.

J'en fais ici l'aveu, me flatte,
Monsieur Gédéon...

GÉDÉON, *à part.*

Je la tiens!

MADAME VACHAU.

Mais...

GÉDÉON, *avec conviction et souriant.*

Mais vous acceptez ?

MADAME VACHAU.

Non, je refuse.

GÉDÉON, *brusquement sérieux.*

tiens! tiens! tiens! tiens!

ENSEMBLE.

GÉDÉON, *à part.*

Son refus m'étonne,
Car un chacun prône
Toute ma personne
Et ma dignité;
Oui, par Notre Dame,
Voilà sur mon âme,
La première femme,
Qui m'ait résisté.

MADAME VACHAU, *à part.*

Toute sa personne,
Les biens qu'ils se donne
Près de la Garonne
Et sa dignité;
L'esprit qu'il réclame,
Les fonds qu'il proclame
Ne sont, sur mon âme,
Qu'une fausseté!

GÉDÉON, *brusquement*

Mère Vachau ?

MADAME VACHAU.

Maréchal des logis ?

GÉDÉON, *avec colère.*

Chef!

MADAME VACHAU.

Où, chef!

GÉDÉON.

Moi, je vous dis

Que ce refus inexplicable
Ne peut venir que d'un amour coupable !

MADAME VACHAU, *avec inquiétude.*

Quoi vous pensez ?..

GÉDÉON, *désignant la maison du vigneron Goulard.*

Et voilà le logis

De l'indigne rival, pour qui l'on me rejette.

MADAME VACHAU, *à part, effrayée.*

Que dit-il !

GÉDÉON.

C'est Goulard, le marchand de piquette !

MADAME VACHAU, *riant.*

Qui ? lui ! ce vieux-là, mon amant ?

GÉDÉON.

Et je vais dans sa vign' le sabrer à l'instant.

MADAME VACHAU, *avec reproche.*

Comment, sabrer !

GÉDÉON, *souriant.*

Moralement !

(Sérieux.)

Je ne sabre physiquement

Qu' les ennemis du gouvernement

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

GÉDÉON.

Son refus m'étonne etc.

MADAME VACHAU

Toute sa personne etc.

GÉDÉON.

Décidément, mère Vachau, c'est zoui ou non.

MADAME VACHAU.

Décidément, c'est non !

GÉDÉON.

Eh bien, alors, avant d'aller faire toffette, je vais trouver le père Goulard dans sa vigne pour lui chanter ma gamme au milieu de ses ceps ! *(Gédéon sort par le fond en se dandinant.)*

SCÈNE VI.

MADAME VACHAU, GOULARD.

GOULARD, *entrant.*

Tiens, vous voilà, mère Vachau !

MADAME VACHAU, regardant du côté opposé par où Gédéon est sorti.

Ah ben ! pas de danger qu'ils se rencontrent !

GOULARD.

Eh bien ! est-ce que votre nièce n'est pas revenue de Paris, ni mon neveu de Versailles ?

MADAME VACHAU.

Pas encore, mais vous ne savez pas ? Gédéon est allé vous chercher à votre vigne.

GOULARD.

Qu'est-ce qu'il veut ?

MADAME VACHAU, riant.

Vous sabrer.

GOULARD, effrayé.

Me sabrer !

MADAME VACHAU.

Moralement, enfin vous gronder.

GOULARD.

Pourquoi ça ?

MADAME VACHAU.

Il dit que vous m'aimez...

GOULARD, éclatant de rire.

Ah ! ah ! ah ! en voilà une bonne !

MADAME VACHAU.

Et que je vas vous épouser.

GOULARD.

A-t-on jamais vu?... (Ils rient fort tous les deux.)

MADAME VACHAU, avec malice.

Ce qui lui aura fait penser ça, c'est que nous sommes très-souvent, moi cheu vous, vous cheu moi...

GOULARD, lui donnant une pouscade.

C'est qu'il n'a pas remarqué que vous êtes cheu moi, particulièrement quand je sis dans mes vignes ou dans ma cave.

MADAME VACHAU, lui rendant la pouscade.

Et que vous choisisez, pour vous installer dans ma maison, les moments ousque je sis dans ma laiterie ou dans mon pré.

GOULARD.

Mais comment a-t-il pu croire que deux vieux comme vous et moi... allons donc ! ça ferait trop d'âge.

MADAME VACHAU.

Pardine, cinquante et soixante, ça ferait cent dix.

GOULARD, avec fatuité.

Vous me direz, je suis bien conservé, j'en conviens...

MADAME VACHAU.

Tiens, moi aussi... mais c'est égal... Cent dix, c'est trop pour de nouveaux mariés.

GOULARD.

Ah ! si j'étais jeune et pauvre, vos écus pourraient me décider.

MADAME VACHAU.

Si j'avais seize ans et pas un sou, peut-être ben que votre magot me tenterait.

GOULARD.

Vous avez ben, mère Vachau, une quarantaine de mille livres ?...

MADAME VACHAU, fermant un œil.

Et le pouce !... Et vous, père Goulard, vous en avez ben autant ?...

GOULARD, de même.

Et le chic !

MADAME VACHAU.

Et nous serions assez bêtes...*

GOULARD.

Avec cette fortune...

MADAME VACHAU.

Pour prendre une personne d'âge... (Parlant ensemble.) Ah ! que nenni !

DUETTO.

MADAME VACHAU.

Depuis mon veuvage,
J'rève un mariage
Selon mes penchants.

GOULARD.

Moi, j'veux, dans ma vie,
Selon mon envie,
Prendre du bon temps.

MADAME VACHAU.

Eh ben voici comme
J'ai toujours pensé.

GOULARD.

Voici l'axiome
Que je crois sensé.

MADAME VACHAU,

Pauvreté, richesse,
Ça fait bien vraiment.

LE HOUSARD DE BERCHINI.

GOULARD.

Richesse et richesse
Ça fait trop d'argent.

MADAME VACHAU.

Jeunesse et jeunesse
C'est trop d'agrément.

GOULARD.

Viellèsse et jeunesse,
C'est d'l'assortiment.

ENSEMBLE, *avec malice.*

Quand on a d'l'esprit,
Un seul mot suffit.
Nous nous comprenons;
Nous nous entendons.

GOULARD, *regardant vers le fond.*

Votr' nièce Rosette,
Avec sa charrette,
N'revient pas matin.

MADAME VACHAU, *de même.*

Et moi je regarde,
Pour voir c'qui retarde
Votr' neveu Martin.

GOULARD, *avec intention.*

Votr' nièce est aimable,
J'en dois fair' l'aveu.

MADAME VACHAU, *de même.*

Moi j' trouve agréable
Martin votr' neveu.

GOULARD.

Elle est la plus sage
De tout le canton.

MADAME VACHAU.

De tout le village
C'est l'meilleur garçon.

GOULARD, *donnant une poussade à Madame Vachau.*

Quell' femme gentille
Rosette ferait !

MADAME VACHAU, *de même.*

Le mari bon drille
Que Martin serait !

REPRISE ENSEMBLE.

Quand on a d' l' esprit,
Un seul mot suffit.
Nous nous comprenons ;
Nous nous entendons.

(Fin du Duetto.)

MADAME VACHAU.

Allons, allons, je vois que bientôt un mariage...

GOULARD.

Un excellent mariage...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GÉDÉON.

GÉDÉON, avec éclat et tombant là comme une bombe.

Un mariage! qu'est-ce que je disais!

GOULARD.

Ah! mon Dieu!...

MADAME VACHAU.

Vous nous avez fait peur.

GÉDÉON.

C'est mon intention et ma profession... *(Brusquement.)* Père Goulard...

GOULARD, faisant un soubresaut.

Maréchal des logis...

GÉDÉON.

Chef!

GOULARD.

Oui, chef, j'allais le dire.

GÉDÉON.

Avancez à l'ordre.

GOULARD, étonné.

Qu'est-ce qu'il y a?

GÉDÉON.

Repondez-moi, sans frelater votre langage, comme vous frelatez votre breuvage.

GOULARD, blessé.

Moi, je frela...

GÉDÉON, très-fort.

Taisez-vous et repondez : n'est-il pas vrai que la mère Vachau et vous, vous venez d'acheter une terre en commun au marquis d'Albergue, à preuve que vous allez tout à l'heure

prendre chacun six mille livres en or chez le notaire, pour payer monsieur le marquis?... Répondez...

GOULARD.

C'est vrai, mais...

GÉDÉON, très-fort.

Taisez-vous ! N'est-il pas également véridique que je viens de surprendre entre vous le mot cocasse de mariage ?

GOULARD.

Sans doute.

GÉDÉON.

Donc, il est finalement certain que la mère Vachau et vous, vous songez à vous unir ensemble et réciproquement.

GOULARD, à part.

Tiens ! le maréchal des logis peut nous servir...

GÉDÉON, à Goulard.

Repondez donc !

GOULARD.

Calmez-vous, maréchal des logis (vivement) chef ! et ne faites pas vos grands yeux... Je vois d'où vient votre erreur..... vous aimez bien, n'est-ce pas, mon neveu Martin et Rosette, la nièce de la mère Vachau ?

GÉDÉON.

Si je les aime!... Deux enfants qui m'ont rendu à la vie et à la santé ! ce sont mes seuls amis dans ce hameau sauvage.

GOULARD.

Eh bien, si nous parlons mariage, la mère Vachau et moi, c'est que nous songeons à établir ces deux enfants... (Regardant la mère Vachau avec intention.) Et nous avons trouvé, dans le voisinage, moi un riche parti pour son neveu, elle un mari huppé pour sa nièce.

GÉDÉON.

Ah !

GOULARD.

Mais nous ignorons si ces deux jeunes filles n'auraient pas en tête, chacun de son côté, quelque amour qui contrarierait nos projets ; et comme vous avez leur confiance, nous voulions vous prier de leur z'y tirer la chose du nez adroitement.

MADAME VACHAU, comprenant.

Vous nous rendrez bien service.

GÉDÉON, à madame Vachau, la repoussant.

Ce n'est pas pour vous, ce que j'en ferai !... Refuser mon nom, ma main, mon rang et ma fortune !... Mais si je puis contribuer à l'établissement de ces deux braves enfants... (On entend des coups de fouet et un bruit de grelots sur la ritournelle de l'air suivant.)

GOULARD.

Justement, tenez, je les entends gazouiller... Cachons-nous un brin. (Ils se cachent dans la maison de Goulard.)

MARTIN, dans la coulisse.

Ohé! ohé! la Grise.

ROSETTE.

Ohé! ohé! Cocotte!

SCÈNE VIII.

MARTIN et ROSETTE, une limousine sur le dos et un fouet à la main.

DUETTO.

ROSETTE.

J'arrivons de Paris.

MARTIN.

J'arrivons de Versailles.

ROSETTE.

Mes pots sont dégarnis.

MARTIN.

J'ai vidé mes futailles.

ROSETTE.

Mais j'ai de bons écus.

MARTIN.

J'apporte du quibus.

ENSEMBLE.

Tra la la, etc.

ROSETTE.

J' disais : Cocotte, allons au trot.

Voilà bientôt la laiterie.

MARTIN, *de même*.

Et moi : la Grise prends ton galop,
Nous voilà près de l'écurie.

ROSETTE.

Fais tinter tes grelots.

MARTIN.

Fais sonner tes sabots.

ROSETTE.

Un riche picotin

MARTIN.

Une botte de foin (prononcez *fouin*)

LE HOUSARD DE BERCHINI.

ROSETTE.

Te raffistolera.

MARTIN.

Te reconfortera.

ENSEMBLE.

Tra, la, la, la, etc.

MARTIN, *timidement*.

Que m' direz-vous, ma p'tit' voisine ?

ROSETTE, *de même*.

Que voulez-vous que j' dis', voisin ?

MARTIN, *de même*.

C' que vous voudrez, ma p'tit' voisine.

ROSETTE, *de même*.

C'est que j' n'ons rien à dir', voisin.

MARTIN.

On dit toujours, pourvu qu'on cause ;

G'nia, pas besoin d' nouveaux discours !

On dit toujours... c' qui, j' suppose,

Daus la grand' vill' s' voit tous les jours.

ROSETTE, *naïvement, après avoir cherché*.

Le farinier vend sa farine.

MARTIN, *naïvement satisfait*.

Continuez sur l' même ton.

ROSETTE, *cherchant*.

Le cuisinier fait sa cuisine.

MARTIN, *naïvement*.

Allez toujours ; ça m' sembl' bon.

ROSETTE, *honteuse et se dandinant des épaules*.

Non, c'est trop bêt' !

MARTIN, *naïvement*.

Et ben, pardine,

Causons, que ce soit bête ou non.

REPRISE.

ROSETTE.

J'arrivons de Paris.

MARTIN.

J'arrivons de Versailles, etc.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GÉDÉON, GOULARD, MADAME VACHAU, sortant de leur cachette.

GÉDÉON.

Sont-ils gentils tous les deusses !

GOULARD et MADAME VACHAU.

Vous voilà donc, chers enfants ?

MARTIN.

Bonjour, mon oncle.

ROSETTE.

Bonjour, ma tante.

MARTIN.

Tiens ! le maréchal des logis !

ROSETTE, vivement et souriant.

Chef !

GÉDÉON, souriant et désignant Rosette.

Voilà une enfant bien éduquée, qui sait distinguer les rangs et les dignités.

GOULARD.

Eh bien ! avons-nous fait un bon marché ?

ROSETTE.

Je ne rapporte pas une perle de lait.

MARTIN.

Et moi, pas un rubis de vin.

ROSETTE, faisant sonner un sac d'écus.

Mais en revanche !...

(Martin fait de même, et ils remettent l'argent à Goulard et à madame Vachau.)

MARTIN.

Et maintenant, nous allons faire rentrer la Grise et Cocotte à l'écurie...

GOULARD.

Inutile ; nous nous chargeons de ce soin. Vous êtes fatigués...

MADAME VACHAU.

Et puis vous ne serez pas fâchés de causer un peu avec votre ami Gédéon.

(Signe d'intelligence à celui-ci.)

GOULARD, criant dans la direction des voitures.

Aï ! la Grise, à l'écurie !

MADAME VACHAU, de même.

Aï ! Cocotte, à l'écurie !

(On entend un bruit de charrettes qui roulent et de grelots qui tintent.)

GOULARD, à madame Vachau.

Bonnes bêtes! c'est intelligent comme vous et moi.

GÉDÉON, à part.

Ça n'est déjà pas si flatteur pour le bétail.

(Goulard et madame Vachau sortent par le fond.)

SCÈNE X.

MARTIN, GÉDÉON et ROSETTE.

ROSETTE, prenant la main de Gédéon.

Ce brave Gédéon!

MARTIN, prenant l'autre main.

Je suis bien aise de le voir.

GÉDÉON.

Et moi donc! car je n'oublierai jamais que toi, Rosette, dans une maladie de langueur que j'eus, à la suite de chagrins domestiques, tu me prodiguas le lait et la crème.

ROSETTE, modeste.

C'est si peu de chose!

GÉDÉON.

Et toi, Martin, tu hâtas ma convalescence en me donnant du vin vieux pour me fortifier le fanal.

(Il se touche le ventre.)

MARTIN, modeste.

Oh! ce n'est rien.

GÉDÉON, avec vigueur.

Comment! ce n'est rien... le fanal de Gédéon!... Aussi, mes enfants, c'est entre nous à la vie, à la mort... Et comme je m'intéresse à tout ce qui vous regarde... écoutez:

TRIO.

GÉDÉON, placé entre Rosette et Martin.

Je veux connaître vos secrets
Et pour arranger vos affaires,
Promettez-moi d'être sincères.

MARTIN, étonné.

Je le promets.

ROSETTE, étonnée.

Je le promets.

GÉDÉON, touchant le côté gauche de Martin.

Dis-moi, qu'as-tu donc là, Martin?

MARTIN, naïf.

J'ai ma veste.

GÉDÉON, de même à Rosette.

Et toi?

ROSETTE, naïve.

Mon corsage.

GÉDÉON.

Allons, va-t-on jouer au fin
Et faire de l'enfantillage ?

ENSEMBLE.

Je veux vos
connaître secrets,

Il veut nos
nos

Et pour arranger affaires
vos

Promettez-moi d'être
sincères.

Il faut d'abord être
Tu le promets !
Je le promets !

GÉDÉON, *touchant le côté gauche.*

Là, par-dessous,
Qu'avons-nous ?

MARTIN ET ROSETTE, *ensemble, naïfs.*

Ma fine,
J'ai ma poitrine.

GÉDÉON, *moqueur.*

Ma fine,
J'ai ma poitrine !

MARTIN, *naïf.*

En vérité je ne sais pas.

ROSETTE, *naïve.*

Ah ! tout franchement, je l'ignore.

GÉDÉON,

Cherchez bien, cherchez encore...

Vous me le direz tout bas.

MARTIN, *qui a cherché.*

Je ne sais pas.

ROSETTE, *de même.*

Je l'ignore:

GÉDÉON.

Quoi vous ne savez pas, d'honneur ?

ROSETTE ET MARTIN.

Non, nous ne savons pas d'honneur !

GÉDÉON, *avec malice et appuyant sur le mot cœur.*

N'avons nous pas un petit cœur ?

ENSEMBLE.

ROSETTE ET MARTIN, *un peu étonnés, à part.*

Quel est son projet ici ?
 Que veut-il nous faire entendre
 Je tache en vain de comprendre ?
 Dans quel but il parle ainsi.

GÉDÉON.

J'ai mon projet Dieu merci,
 Que je veux leur faire entendre.
 Oui, bientôt ils vont comprendre
 Dans quel but je parle ainsi.

GÉDÉON.

De ce cœur dites-moi l'état.

MARTIN.

Quand je suis en colère il bat.

ROSETTE, *à Gédéon, qui l'interroge du regard.*

Il m' bat aussi dans la colère.

GÉDÉON.

Ne bat-il que dans la colère ?
 On m'a promis d'être sincère !

MARTIN, *qui a cherché.*

Il bat aussi dans la frayeur.

ROSETTE.

Il bat itou lorsque j'ai peur.

GÉDÉON.

Mais ne bat-il que dans la peur ?

MARTIN, *qui a cherché.*

Il bat aussi dans la liesse.

ROSETTE.

Il bat itou dans l'allégresse.

GÉDÉON, parlé.

Et puis ?

MARTIN.

Et puis ?

ROSETTE.

Et puis ?

MARTIN.

En vérité, je ne sais pas.

ROSETTE.

Ah ! tout franchement, je l'ignore.

GÉDÉON.

Cherchez bien, cherchez encore.
Vous me le direz tout bas.

MARTIN.

Jé ne sais pas.

ROSETTE.

Moi je l'ignore.

GÉDÉON *avec malice, leur donnant un coup de coude à droite et à gauche
et appuyant sur le mot : amour.*

Ne bat-il pas d'amour plus fort
Que de toute autre chose-encor ?

ENSEMBLE.

ROSETTE ET MARTIN, *troublés.*

Quel est son projet ici etc.

GÉDÉON.

J'ai mon projet, Dieu merci, etc.
GÉDÉON, *avec une sensibilité comique:*

A votre trouble, mes amis,
Qui me rappelle mon jeune âge
Et les feux de ce cœur volage,

Je le vois bien, oui vous m'avez compris.

(*à Martin.*)

Voyons, Martin, dis-moi, quelle est ton amoureuse ?

(*à Rosette.*)

Et toi, Rosette, allons, quel est ton amoureux ?

ROSETTE ET MARTIN, *troublés.*

Je n'en ai pas.

GÉDÉON, *à Martin.*

Menteur !

ROSETTE.

Ni moi non plus.

GÉDÉON, *à Rosette.*

Menteuse !

ROSETTE ET MARTIN, *avec sincérité.*

Non vraiment !

GÉDÉON.

C'est miraculeux !

ENSEMBLE.

Au printemps
De la vie,

Quand le temps
 Nous convie
 Au désir
 Au plaisir...
 Sans aimer,
 Sans charmer,
 Est-ce vivre
 Que de suivre
 De ses jours
 Le triste cours ?
 C'est languir,
 Se flétrir
 Et mourir.
 Ah ! sans amours
 Pas de beaux jours !

GÉDÉON

Votre âge ?

ROSETTE.

Seize ans.

MARTIN.

Et moi vingt.

GÉDÉON, *à Martin.*

Et personne jamais ne t'aura dit : Je t'aime ?

MARTIN,

Jamais.

GÉDÉON, *à Rosette.*

'Et toi ?

ROSETTE.

Moi, je réponds de même.

GÉDÉON, *avec vigueur.*

Vous mentez !

MARTIN ET ROSETTE.

Rien n'est plus certain.

GÉDÉON, *avec une solennité comique, élevant sa sabretache qu'il tient à plat.*

En me regardant la moustache
 Et la main sur ma sabretache,
 Jurez-le moi !

MARTIN ET ROSETTE, *la main sur la sabretache.*

J'en fais serment.

GÉDÉON.

C'est étonnant, c'est renversant.

ENSEMBLE.

REPRISE.

Au printemps
De la vie etc.

GÉDÉON.

Ainsi, il est sûr et certain que vous n'aimez personne ?

ROSETTE.

Dam ! vous venez d'entendre ce que vous a dit Martin !

MARTIN.

Vous savez bien ce que vient de vous dire Rosette !

—GÉDÉON.

Eh bien ! mes enfants, du moment que vous n'avez pas disposé de vous, et que le petit dieu Cupidon ne tient pas garnison dans vos cœurs respectifs, alors je dois vous dire que vos parents songent pour vous deusse à un mariage huppé dans le voisinage.

ROSETTE, vivement.

Je n'en veux pas !

MARTIN, 1e même.

Ni moi non plus !

ROSETTE.

Ça doit être le fermier Rigaud !

MARTIN.

Et la grosse mère Michel !

ROSETTE, vivement à Gédéon.

La mère Michel est trop méchante pour lui. (Elle désigne Martin.)

MARTIN, vivement à Gédéon.

Et le fermier Rigaud est trop bête pour elle. (Il désigne Rosette.)

GÉDÉON.

Mais alors, dites : toi à ton oncle, toi à ta tante, de vous donner à chacun ce qu'ils vous destinent, et choisissez le parti que vous voudrez.

MARTIN.

Mon oncle m'a dit que je n'aurais jamais un sou de lui.

ROSETTE.

Et ma tante m'en a promis autant.

GÉDÉON, colère.

Mais c'est une abomination ! car, enfin, ils doivent une partie de leur fortune à votre travail, à votre probité, à votre gentillesse. Sarpebleu !...

MARTIN.

Calmez-vous.

GÉDÉON, désignant les deux maisons et faisant un pas vers celle de Goulard.

Je veux sabrer ces deux ingrats !

ROSETTE, effrayée, l'arrêtant.

Sabrer !

MARTIN, l'arrêtant aussi.

Sabrer !

GÉDÉON, souriant.

Moralement, mes enfants, moralement. (Sérieux.) Je ne sabre physiquement que les ennemis du gouvernement.

MARTIN.

Après ça, vous n'avez pas tort d'être fâché contre eux, monsieur Gédéon, car vous y perdez.

GÉDÉON.

Moi !

MARTIN.

Oui, si mon oncle m'eût baillé quelque chose pour m'établir, je vous aurais donné vos invalides chez moi.

GÉDÉON.

Vrai ?

ROSETTE, vivement.

J'avais eu la même idée ; je me disais : Ce brave Gédéon se fait vieux, il est pauvre ; si je me marie et que mon homme veuille, il aura chez nous sa retraite.

GÉDÉON, qui s'est ému graduellement.

Assez mes enfants... assez... Vous humectez mon œil par vos tendres ramages... (il cherche dans sa sabretache et dit :) J'ai oublié mon mouchoir. (il détache deux larmes avec son doigt.) Et maintenant je vais chanter ma gamme à ces deux grigous. (On entend une trompette.) Mais voilà qu'on m'appelle pour l'inspection de la soupe... J'irai plus tard réclamer votre dû.

MARTIN.

Oh ! monsieur Gédéon, si vous m'obtenez de mon oncle de quoi épouser quelqu'un !...

GÉDÉON.

Dis donc quelqu'une.

MARTIN.

Oui, quelqu'une... Je promets de vous en faire manger de meilleure, à perpétuité.

Meilleure, de quoi?

GÉDÉON.

De soupe que celle du régiment.

MARTIN.

ROSETTE.

Je vous en dis autant, brave Gédéon. J'en fais d'excellente.

GÉDÉON.

Excellente, à quoi?

ROSETTE.

Aux choux!

GÉDÉON, attendri.

Aux choux! Mais encore une fois, suspendez vos tendres regards. Voilà que mon œil s'humecte de rechef, et il faut que je paraisse à l'inspection avec la dignité qui convient à mon rang. (La trompette se fait entendre de nouveau.) On y va! Séchons mon œil. (Il s'essuie les yeux avec le tablier de Rosette.) Une soupe à perpétuité... aux choux!... Séchons mon œil!... (Il sort en se dandinant.)

SCÈNE XI.

ROSETTE, MARTIN.

MARTIN.

Plus souvent que j'irai épouser cette vilaine mère Michel!

ROSETTE.

Et moi, cette bête de Rigaud, le fermier!

MARTIN, avec embarras.

C'est que vous, peut-être, mademoiselle Rosette, vous avez une autre inclination?...

ROSETTE, timidement.

Moi? n'ayant rien à offrir, je n'ai jamais osé aimer personne.

MARTIN.

Eh bien! c'est quasi comme moi, je n'oserais pas proposer ma main sans rien dedans.

ROSETTE.

Si j'aimais quelqu'un, je voudrais pouvoir lui dire: Tiens, mon cher homme, v'là du bien; donne-toi du bon temps.

MARTIN.

E! moi, je serais heureux de dire à ma petite femme: Tiens, ma chatte, v'là des affiquets; pare-toi, bichonne-toi, sois la plus brave du pays.

ROSETTE.

Mais quand on n'a pas un écu à l'escarcelle!...

MARTIN.

Quand on ne possède pas assez de terre pour faire pousser tant seulement une asperge !

ROSETTE, attendrie.

Ce qui me fend le cœur, c'est de voir un brave gas comme vous rester si longtemps sans ménagère... (Elle pleure.)

MARTIN, attendri.

Et croyez-vous que ça n'afflige pas de voir une honnête et jolie fille demeurer au croc comme si vous étiez une vieille margot?...

ROSETTE, pleurant.

Et tenez, je m'en vas pour ne pas pleurer.

MARTIN.

Je vous quitte pour ne pas sangloter.

ROSETTE.

Adieu, monsieur Martin.

MARTIN.

Au revoir, mademoiselle Rosette.

ROSETTE.

Après ça, monsieur Martin, ne vous désolez pas trop : Dieu finira par vous bénir ; vous ne resterez pas toujours garçon... (Elle sanglote.)

MARTIN.

Ni vous non plus, mademoiselle Rosette... (il sanglote.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, GOULARD, MADAME VACHAU.

GOULARD, à Rosette.

Tiens ! qu'est-ce que tu as donc à pleurer ?

ROSETTE, embarrassée.

Je m'ai tourné le pied en marchant.

MADAME VACHAU.

Et toi, mon garçon ?

MARTIN embarrassé.

Moi, je m'ai mis une paille dans l'œil.

GOULARD.

Viens que je t'y souffle. (il lui souffle dans l'œil.) Là !

MADAME VACHAU.

C'est parti.

GOULARD.

Eh bien, Gédéon vous a-t-il parlé ?

Oui, mon oncle.

MARTIN.

MADAME VACHAU.

Qu'est-ce qu'il vous a dit?

ROSETTE.

Il a dit que c'était une indignité à vous, père Goulard, de ne pas faire un sort à ce pauvre Martin.

MARTIN.

Et que c'est une injustice à la mère Vachau de ne pas donner de son avoir à cette pauvre Rosette.

GOULARD.

Voilà bien les enfants! Ils se plaignent juste au moment où on s'occupe de leur bonheur.

MADAME VACHAU.

Où on va leur prouver son amitié.

MARTIN.

C'est ça, en mariant Rosette au fermier Rigaud, qui est bête comme une oie.

ROSETTE.

Et en fiançant Martin à la mère Michel, qui est méchante comme une fouine.

QUATUOR.

MADAME VACHAU, GOULARD, *riant ensemble.*

Ah! ah! ah! ah!

Ce n'est pas ça!

Ce n'est pas ça!

ROSETTE.

Eh! quoi! la futur' de Martin

GOULARD.

Est douce comme une poulette!

MARTIN.

Eh! quoi! le futur de Rosette

MADAME VACHAU.

A de l'esprit comme un lutin!

MARTIN, *vivement.*

C' n'est donc pas dans l'aut' village?

ROSETTE.

A demi-quart d'heure d'ici?

GOULARD.

Ah! c'est ben plus près, Dieu merci!

LE HOUSARD DE BERCHINI.

MADAME VACHAU, *à part.*

Ils comprendront bientôt, je gage.

MARTIN ET ROSETTE, *vivement.*

Tout près de nous ?

GOULARD ET MADAME VACHAU.

Tout près de vous.

TOUS ENSEMBLE, *à part.*

Quelle confiance

M'agite le cœur !

Ah ! j'ai l'espérance

D'un prochain bonheur.

MARTIN, *après l'ensemble.*

Pour que la chose soit complète,

Dites-nous clairement enfin

Leur logement.

GOULARD, *désignant sa maison.*

Là.

MADAME VACHAU, *désignant sa maison.*

Là.

ROSETTE, *ravie, à part.*

C'est Martin !

MARTIN, *même jeu.*

C'est Rosette !

GOULARD, *bas à Madame Vachau.*

Ils nous ont compris.

MADAME VACHAU, *bas.*

Ils en sont ravis !

ENSEMBLE. — REPRISE.

TOUS, *à part.*

Quelle confiance

M'agite le cœur !

Ah ! j'ai l'assurance

D'un prochain bonheur !

ROSETTE, *à Madame Vachau.*

Pardonnez à mon ignorance

D'avoir contre vous murmuré !

MARTIN, *à Goulard.*

Comptez sur ma reconnaissance

D'un bien que jamais n'oublierai !

GOULARD, *à Martin.*

Eh bien, embrasse donc ta femme !

MADAME VACHAU, à *Rosette*.

Mais embrasse donc ton mari!

ROSETTE.

De tout cœur!

MARTIN.

De toute mon âme!

MADAME VACHAU et GOULARD font tourner les jeunes gens ; ils s'embrassent.

MARTIN, à part.

Quoi c'était elle!

ROSETTE, à part.

C'était lui!

GOULARD, à part, désignant *Rosette*, ET MADAME VACHAU désignant *Martin*.

Ils ont le cœur tout réjoui!

ENSEMBLE.

MARTIN ET ROSETTE, désolés.

O fortune cruelle!

Découverte mortelle!

Que vais-je devenir!

Un pareil sacrifice,

Ce serait un supplice...

J'aimerais mieux mourir.

GOULARD ET MADAME VACHAU, enchantés.

Cette joi' si nouvelle

Leur trouble la cervelle,

A nous ils vont s'unir.

Mariage propice!

Pour eux c'est bénéfice

Et pour nous c'est plaisir.

MADAME VACHAU, à *Martin*.

Puisque je viens de recevoir l'avance

De ton amour,

Je dois ici te donner l'assurance

De mon retour.

GOULARD, à *Rosette*.

Puisque tu m'as de ta brûlante flamme

Montré l'ardeur,

Ici, je veux à ma gentille femme

Ouvrir mon cœur:

Chez moi j'entends que tu sois la maîtresse...

MADAME VACHAU, à *Martin*, désignant sa maison.

Tu seras là le maître souverain.

LE HOUSARD DE BERCHINI.

ROSETTE, *à part.*

Ah ! je succombe à ma tristesse...

MARTIN, *à part.*

Ah ! je vais mourir de chagrin !

MADAME VACHAU, *à Martin.*

A toi mon or et mes vaches laitières !..

GOULARD, *à Rosette.*

A toi mes champs, mes vignes et mes terres !

MADAME VACHAU, *à Martin.*

Eh bien tu détournes les yeux ?

GOULARD, *à Rosette.*

Mais réponds donc à mon attente !..

GOULARD ET MADAME VACHAU.

D'abord vous étiez si joyeux !

GOULARD, *à Rosette.*

Tu me paraissais si contente !

MARTIN ET ROSETTE.

C'est que j'espérais beaucoup mieux !

MADAME VACHAU, *irritée.*

Beaucoup mieux !

GOULARD.

Expliquez-vous tous deux !

MARTIN, *à Madame Vachau.*

A Rosette j' n' sais pas si je suis agréable,

Mais je sais que je l'aime bien.

ROSETTE, *à Goulard.*

J'ne sais pas si d' Martin le cœur m'est favorable

Mais je sais qu'il a tout le mien.

MADAME VACHAU, *à Rosette avec colère.*

Réfléchissez et sans retard...

Nous revenons dans un quart d'heure ;

Mais si tu repousse Goulard,

Je te chasse de ma demeure.

GOULARD, *à Martin désignant la mère Vachau.*

Et si tu refuses sa main,

Tu peux partir avant demain.

(*A Madame Vachau.*)

Et maintenant, ma chère,

Courons chez le notaire

Chercher tout l'or qu'il nous gardé en rouleaux.

MADAME VACHAU.

Et puis demain, pour payer notr' domaine,
Faudra tous deux nous faire beaux.

MARTIN, *pleurant.*

Qui ? beaux, vous deux ?

ROSETTE, *pleurant.*

Vous aurez de la peine.

ENSEMBLE.

MADAME VACHAU ET GOULARD.

O dépit ! ô furie !
C'est ainsi qu'on oublie
Tout ce qu'on sacrifie
Et par pure amitié.
Mais après cette offense,
Après cette insolence,
Je veux que ma vengeance
Soit ici sans pitié.

ROSETTE ET MARTIN.

A toi je me confie
Et je me sacrifie...
Oui, compte, pour la vie,
A ma tendre amitié ;
S'il faut que la souffrance,
Par une triste chance,
Brise notre existence,
Nous serons de moitié.

(Goulard et Madame Vachau sortent furieux par le fond, après avoir poussé chaque enfant dans sa maison.)

SCÈNE XIII.

ROSETTE, MARTIN.

SUITE DU GHANT.

ROSETTE, *désolée, sortant doucement de la maison.*

Eh bien, Martin, qu'allons-nous faire ?

MARTIN, *de même.*

Comment nous marier tous deux...

(Fouillant dans sa poche.)

J'ai trente sous.

ROSETTE, *de même.*

Moi vingt.

LE HOUSARD DE BERCHINI.

MARTIN.

Ce serait la misère.
M'aimes-tu bien, Rosette ?

ROSETTE, *les yeux au ciel.*

O dieux !
Si je l'aime ! plus que mes yeux !

MARTIN.

Puisque nous marier, hélas ! est impossible,
J'ai, pour ne plus nous séparer,
Un moyen.

ROSETTE, *le regardant,*
Vraiment ?

MARTIN.

Infaillible.

ROSETTE.

Il nous faut vite l'employer.

MARTIN.

Eh bien, rends-toi, mais en cachette,
Demain matin sous les tilleuls.

ROSETTE.

Et ce moyen !

MARTIN.

Chère Rosette,
Tu le sauras, nous serons seuls !...

ROSETTE.

C'est là...

MARTIN.

Que je te le dirai...
Mais tu viendras !...

ROSETTE.

Oui, j'y serai !

MARTIN.

Adieu Rosette !

ROSETTE.

Adieu Martin !

MARTIN.

Et maintenant répétons ce refrain
Que Gédéon nous disait ce matin !
Au printemps de la vie
Quand le temps nous convie...

ROSETTE, *continuant.*

Au désir au plaisir,
Est-ce vivre
Que suivre

MARTIN.

De ses jours
Le trist' cours,

ROSETTE ET MARTIN.

Sans charmer
Sans aimer!

ROSETTE.

C'est languir,

MARTIN.

Se flétrir
Et mourir.

ROSETTE ET MARTIN.

Il n'est pas de beaux jours
Sans de tendres amours!

(Ils se séparent.)

MARTIN.

Adieu Rosette!

ROSETTE.

Adieu, Martin!

MARTIN.

Jusqu'à demain!

ROSETTE.

Demain matin!

(Ils entrent chacun chez soi.)

ACTE II.

Sur le bord d'une rivière très-ombragée. — Un autre aspect du village au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSETTE, après avoir regardé autour d'elle si Martin ne vient pas.

AIR.

Où Martin veut-il me conduire?
Il va venir et me le dire.

Mais qu'importe ce qu'il voudra,
Et qu'importe l'endroit où Dieu nous mènera!

LE HOUSARD DE BERCHINI.

Le bonheur suprême,
 Ce n'est pas ceci,
 Ce n'est pas cela.
 Quand celui qu'on aime
 Nous aime de même,
 Que ce soit ici
 Ou que ce soit là,
 Le bonheur le voilà !

(Elle désigne son cœur.)

Que le monde vous regarde
 Ou bien qu'il ne prenne garde
 Jamais à vous ;
 Que l'on ait pour sa parure
 Robe de soie ou de bure,
 Et sans bijoux,
 Ça ne fait rien au bonheur des époux.
 Que le satin rapetisse
 La form' de vos pieds,
 Ou bien que l'on se fournisse
 Chez les sabotiers,
 La douce joi' qui dans le cœur se glisse
 Ne nous vient pas des grands ou des petits souliers.
 Que le soleil s'épanouisse ;
 Que le temps soit sombre et couvert ;
 Que le printemps partout fleurisse
 Où qu'à l'entour règne l'hiver ;
 Eh ! qu'importe l'hiver, qu'importe le printemps !
 Le bonheur n'est pas dans la couleur du temps !

Le bonheur suprême,
 Ce n'est pas ceci,
 Ce n'est pas cela.
 Quand celui qu'on aime
 Nous aime de même,
 Que ce soit ici,
 Ou que ce soit là,
 Le bonheur le voilà ! *(Elle désigne son cœur.)*
 Il n'est pas ici,
 Il n'est pas par là ;
 Il n'est pas ceci,
 Il n'est pas cela...

(Portant ses mains à son cœur avec émotion.)

Il est là !!!

SCÈNE II.

ROSETTE, MARTIN.

MARTIN.

Ah ! Rosette, te voilà ?

ROSETTE.

Tu t'es fait bien attendre.

MARTIN.

J'étais occupé... je me battais avec mon oncle; il m'avait donné un coup de poing, je lui ai rendu un coup de..
(*Signe de coup de pied.*)

ROSETTE, *souriant.*

Eh ben, vous êtes quittes.

MARTIN.

Mais il ne s'agit pas de tout ça ; il s'agit d'avoir du courage et d'en finir ; car enfin je n'ai que trente sous et tu n'en as que vingt, pas vrai ?

ROSETTE.

Ce qui en tout ne peut pas faire plus de cinquante.

MARTIN.

Si encore nous pouvions trouver de l'occupation dans ce village ; mais mon oncle et ta tante ne diront pas le vrai motif pourquoi ils nous chassent ; ils diront que nous sommes des vauriens et personne ne voudra nous employer.

ROSETTE.

Tiens ! je n'avais pas pensé à ça.

MARTIN.

Tu vois donc bien qu'il n'y a qu'un moyen de sortir d'embarras.

ROSETTE, *avec intérêt.*

Et la queue ? voyons, dis.

MARTIN.

La queue ? c'est bien simple : nous sommes seuls, la rivière est là, il fait chaud, l'eau est bonne... Rosette, il faut...

ROSETTE, *effrayée.*

Ah ! mon Dieu ! tu n'as trouvé que ça ?

MARTIN.

C'est qu'il n'y a que ça... sans travail, sans gîte, sans pain, sans crédit... aimes-tu mieux aller mendier de porte en porte ?

ROSETTE.

Ça me serait impossible.

MARTIN.

Préfères-tu rester là, ne rien prendre et mourir de faim ?

ROSETTE.

Ça doit être plus long et plus cruel que la rivière.

MARTIN.

Tandis que en se nayant... ainsi, nous allons... (Voyant que Rosette recule.) Comment, tu hésites?

ROSETTE.

Tu es ben sûr qu'il n'y a pas d'autre moyen?

MARTIN, avec un peu d'humeur.

Mais si, il y en a un autre, je l'avais oublié.

ROSETTE, vivement.

Tu vois ben... et c'est ?

MARTIN.

C'est que j'épouse la mère Vachau.

ROSETTE.

Eh !

MARTIN.

Et que tu épouses le père Goulard.

ROSETTE, lui prenant la main.

Allons nous jeter à l'eau !

(Ils courent au fond où se trouve la rivière. Gédéon paraît tout à coup une ligne à la main, il la rejette.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, GÉDÉON.

GÉDÉON.

Qui est-ce qui parle de se jeter à l'eau?

MARTIN ET ROSETTE, confus.

Gédéon, c'est Gédéon !

GÉDÉON, vigoureusement.

Vous jeter à l'eau ! mais c'est la profession des poissons, des canards et des lâches !

ROSETTE.

Nous sommes si chagrins !

MARTIN.

Si malheureux !

GÉDÉON, vigoureusement.

Qu'importe ! l'homme ne doit pas plus quitter le poste de la vie devant le chagrin, que le hussard désertier son escadron devant l'ennemi.

MARTIN.

C'est que vous ne savez pas : mon oncle veut que j'épouse sa tante ou il me chasse.

ROSETTE.

Et ma tante veut que je sois la femme de son oncle ou elle me renvoie.

GÉDÉON, étonné.

Que me dites-vous là ! mais c'est monstrueux ! (A Martin.) Te marier à la mère Vachau ! ce serait unir l'ortie avec l'œillet ! (A Rosette.) Et si tu épousais le vieux Goulard ce serait assortir le chardon avec la rose ! (Criant.) Je m'y oppose ! (Se calmant.) Mais pourquoi la rose et l'œillet ne se marieraient-ils pas tous les deux ensemble et réciproquement ?

MARTIN.

C'est que nous n'avons que cinquante sous.

ROSETTE.

A nous deux !

GÉDÉON.

Je conviens, sans hésitation, que Crésus était plus à son aise que vous.

ROSETTE.

Et vous savez que la misère dans un ménage...

GÉDÉON.

C'est juste, et, comme on dit au régiment : quand il n'y a pas de foin au râtelier, les chevaux se battent avec leurs épouses.

MARTIN.

Vous voyez donc bien qu'il faut nous jeter...

GÉDÉON, les pressant contre lui.

Sur mon sein, mes enfants, sur mon sein ! votre position m'inspire une idée !

MARTIN.

Qu'est-ce que c'est ?

GÉDÉON.

Au lieu de vous jeter à l'eau, ce qui est désastreux, ou dans les bras de ces deux vieux grigoux... ce qui ne l'est pas moins...

ROSETTE.

Eh bien ?

GÉDÉON.

Jetez-vous dans le régiment de Berchini !

MARTIN.

Plait-il ?

GÉDÉON à Martin.

Toi, comme hussard ; (A Rosette.) Toi, comme vivandière.

ROSETTE.

Que penses-tu de ça, Martin ?...

MARTIN.

Je pense qu'avant, il faudrait savoir ce que c'est que le métier de hussard et de vivandière.

GÉDÉON.

Impossible de vous mieux adresser pour les renseignements, écoutez :

AIR.

Les gentils housards
Sont tous des dieux Mars,
Et les vivandières
Ne diffèrent guères
De dame Cypris,
La reine des ris.

(Faire bien sonner l'R et l'S.)

Quand le canon tonne
Et que de Bellone
Le clairon raisonne,
Hussard, à cheval !
Faut qu' sa vivandière
Le suive à la guerre
Et lui serve un verre
De son cordial.

(Signe de verser un verre.)

Le hussard complet
Et la vivandière,
Accorte et légère,
Voilà ce que c'est !

(Changeant de ton.)

Quand la paix revient,
La bonn' vivandière,
Du hussard devient
L'aimabl' ménagère.
Elle est ouvrière
Elle est lavandière,
Elle est couturière,
Elle est cuisinière,
Elle est en tout sa ménagère.
Tandis que le hussard
Étrille avec art
Sa chère monture,
Ou donn' du poli
Par le tripoli
Au fer de son sabre
Ou d' son mousqueton,

La vivandière coud un bouton
 A sa peliss' qui se délabre.
 Le hussard complet
 Et la vivandière
 Accorte et légère,
 Voilà ce que c'est !

(Changeant de ton.)

Enfin aux heures de loisir,
 De gaudriole et de plaisir,
 Quand le hussard' à la cantine
 Lutine et badine
 Ab hoc et ab hac,
 Il faut sans la moindre grimace
 Que la vivandière lui fasse
 Bonne mesure de sa grâce
 Tout aussi bien que de son Rack.
 Le hussard complet
 Et la vivandière
 Accorte et légère,
 Voilà ce que c'est !

GÉDÉON.

Eh bien, mes enfants... ça vous va-t-il? J'ai toujours sur moi papier, plume et écritoire pour faire un engagement. (Il tire tout cela de sa sabretache.)

MARTIN.

Dam! écoutez donc, maréchal des logis...

GÉDÉON.

Chef!

MARTIN.

Oui, chef... ça demande réflexion.

ROSETTE.

On ne peut pas se décider comme ça tout de suite.

GÉDÉON.

Eh bien, allez toujours faire votre paquet, puisqu'on vous chasse; moi, je vais, en vous attendant, rédiger l'engagement et à votre retour ici vous le signerez.

MARTIN.

Ou nous irons nous jeter à l'eau.

GÉDÉON.

Sarpebleu! jurez-moi de n'en rien faire!

MARTIN et ROSETTE.

Mais songez...

GÉDÉON, avec force.

Jurez-le-moi ou je vous sabre!

ROSETTE et MARTIN, avec confiance et souriant.

Moralement?

GÉDÉON, avec force et portant la main à son sabre qu'il tire à moitié.

Physiquement!

ROSETTE, fuyant.

Je le jure!

MARTIN, fuyant aussi.

Je le jure!

SCÈNE IV.

GÉDÉON, seul, souriant.

Pauvres agneaux! quel dommage qu'ils n'aient pas pu se marier, s'établir avec un peu de bien! ils auraient été heureux, et ça m'aurait fait une soupe aux choux!... Oublions cette opulente perspective! (Il dispose sur un banc de gazon ce qu'il faut pour écrire et qu'il a tiré de sa sabretache, et il dit :) et occupons-nous de leur engagement. (Il écrit et dit :) « Par-devant nous, Jérôme-Nicolas » Durand dit Gédéon, maréchal des logis chef dans les hussards » de Berchini, ont comparu les nommés... Martin (il cesse d'écrire.) Martin et Rosette, mais ce ne sont que des pronoms ça, et je ne sais pas leurs noms... Bah! laissons en blanc et quand ils viendront,.. (il écrit.) « lesquels nous ont déclaré, de leur plein gré, » vouloir s'engager pour cinq ans dans ce régiment, l'un comme » hussard, l'autre comme vivandière... En foi de quoi nous leur » avons fait signer le présent. » (Il se lève.) Hussard et vivandière... J'aimerais mieux qu'ils fussent fermier et fermière... ça m'aurait fait une soupe à perpétuité... (Il baise trois doigts.) Ah! père Goulard et mère Vachau, si je trouve l'occasion de vous être personnellement désagréable!... ça me sera bien agréable!

SCÈNE V.

GÉDÉON, GOULARD, M^{me} VACHAU, endimanchés, tous deux, et portant chacun une petite sacoche pleine de louis.

GOULARD, faisant sonner les louis.

J'espère que monsieur le marquis va être content. Y en a-t-il là des jaunpèts!

MADAME VACHAU, de même.

C'est ça qui fait chanter les aveugles!

GÉDÉON, à part toujours assis.

Et qui me donne une drôle d'idée à moi!

GOULARD, l'apercevant.

Tiens! c'est vous, monsieur Gédéon! qu'est-ce que vous écrivez-là?

GÉDÉON, avec mystère.

Quelque chose qui vous fera plaisir.

GOULARD et MADAME VACHAU.

Qu'est-ce que c'est?

GÉDÉON, se levant et passant entre eux deux.

Dites donc, vous avez proposé vos mains aux deux petits, à ce qu'il paraît!

MADAME VACHAU.

Croiriez-vous qu'ils ont refusé?

GÉDÉON, confidentiellement.

Oui, ils me l'ont dit. Mais moi qui suis partisan de l'hyménée, parce qu'il procure des soldats au gouvernement...

GOULARD et MADAME VACHAU, ensemble avec intérêt.

Eh bien?

GÉDÉON.

Je les ai si habilement retournés, en leur parlant de vos qualités physiques, morales et pecuniaires, que je les ai décidés.

GOULARD et MADAME VACHAU, ravis.

Est-il possible!

GÉDÉON.

Mais, les jeunes gens, vous savez, c'est volatile... Le temps de dresser le contrat, de faire toutes les cérémonies, ils auraient pu se dédire; pour lors... (Bas.) parlons bas. Ils sont peut-être par là, et s'ils nous écoutaient, ils croiraient que je m'entends avec vous... (Il leur fait descendre la scène.)

GOULARD, enchanté, bas.

Oui.

MADAME VACHAU, de même.

Oui.

GÉDÉON, bas, avec accent.

Pour lors, je leur ai fait promettre de signer avec vous un engagement... (Se reprenant.) une promesse de mariage, et cette promesse je viens de l'écrire, la voici. (Il montre l'engagement.)

MADAME VACHAU, enchantée.

Ah! que c'est bien trouvé!

GOULARD, de même.

Que c'est bien imaginé!

GÉDÉON, rapidement.

Vous comprenez, une fois ça signé, il faut qu'ils fassent honneur à leur signature pas un contrat en règle; autrement, on les déshonore dans le pays.

GOULARD et MADAME VACHAU, ravis.

C'est charmant!

GÉDÉON, rapidement.

Signez donc d'abord, et je vais les trouver tout de suite pour qu'il en fassent autant. Dépêchez-vous, les jeunes gens, c'est volatile!

MADAME VACHAU, *vivement.*

Oui, oui!

GÉDÉON, mettant le papier sur sa sabretache, en guise de table, et masquant le texte de l'engagement avec ses doigts. Il donne la plume à madame Vachau.

Là, sous mes doigts.

MADAME VACHAU, *signant.*

Ah! je n'ai jamais rien signé avec tant de plaisir!

GÉDÉON, *à part.*

Grand bien te fasse!

MADAME VACHAU, *rendant la plume.*

C'est fait!

GÉDÉON, *donnant la plume à Goulard.*

A vous, père Goulard!

GOULARD, *signant.*

Je puis dire que je parafe mon bonheur!....

GÉDÉON, *à part.*

Joli bonheur! parafe! parafe!...

GOULARD, *enchanté rendant la plume.*

Voici!

GÉDÉON, *moqueur.*

Voilà!

TRIO.

GÉDÉON, *trionphant.*

Maintenant vous êtes à moi!

MADAME VACHAU, *vivement.*

Par l'amitié!

GOULARD, *vivement.*

Par la reconnaissance!

GÉDÉON.

Faites-en un meilleur emploi,
Car pour moi je vous en dispense.

GOULARD ET MADAME VACHAU.

Quand chacun de nous est uni,
Par vous, au cher objet que le sort lui destine!

GÉDÉON, *frappant sur le papier.*

Vous êtes unis, oui, mais par la discipline,
Au régiment de Berchini!

GOULARD ET MADAME VACHAU.

De Berchini?

GÉDÉON.

La mèr' Vachau comm' vivandière
Et l' père Goulard
Comme gentil bussard !

MADAME VACHAU.

Allons, vous raillez, je l'espère !

GÉDÉON, *leur montrant l'engagement avec précaution.*

Eh ! non, non, non, non, non, non, non, non, non !

Vous avez mis là votre nom.

L'engagement est par vous parafé

Et par nul ne sera biffé.

ENSEMBLE.

GOULARD ET MADAME VACHAU.

Ah ! c'est affreux, sur mon âme !

C'est une malice infâme !

Quand le travail nous réclame,

Nous prendre comme soldats !

Nous faire dans la bataille

Frapper d'estoc et de taille

Au milieu de la mitraille...

Non, non, je n'irai pas !

GÉDÉON.

Il faut marcher, sur mon âme,

Quand la gloire vous réclame,

Qu'un saint zèle vous enflamme,

Vous serez de fiers soldats.

Vous irez à la bataille,

Au milieu de la mitraille,

Pour recevoir quelque entaille...

Et peut-être le trépas.

*(Il sourit.)*GOULARD, *après l'ensemble.*

Mais non, la terreur nous abuse.

(A Gédéon.)

L'engagement ne tiendra pas.

MADAME VACHAU, *à Gédéon.*

Oui, c'est l'ouvrage de la ruse.

GÉDÉON, *goguenard.*

Le roi trouve bon qu'on en use

Pour se procurer des soldats.

Le meilleur tour est celui qui l'amuse,

Il en rit à tous ses repas.

LE HOUSSARD DE BERCHINI.

GOULARD, *désolé.*

Ah ! nous sommes perdus !

MADAME VACHAU, *de même.*

Oui, maintenant, j'y pense,
Gros Jean croyant signer une quittance,
Fut, l'an dernier, pris à cet hameçon.

GOULARD, *désespéré.*

Et maintenant il est dragon !

GÉDÉON.

Vous voyez bien que j'ai raison.

GOULARD.

Ah ! déchirez cette écriture,
Et, pour ce bienfait, je le jure,
Je vous offre un quartaut de vin.

GÉDÉON, *avec mépris.*

Moi, je rejette
Votre piquette...

C'est un mélange trop malsain.

MADAME VACHAU, *vivement.*

Moi, j'offre de ma laiterie
Deux grands fromages à la pie...

GÉDÉON, *avec une dignité comique.*

Quand vous avez avec dédain
Repoussé mes tendres hommages,
Moi, je repousse vos fromages
Comme j'ai refusé son vin.

MADAME VACHAU.

Ah ! par vos genoux que j'embrasse...

GOULARD.

Ah ! par pitié, faites-nous grâce !

GÉDÉON, *montrant l'engagement.*

L'engagement est par vous paraphé
Et par nul ne sera biffé !

ENSEMBLE.

GÉDÉON.

A la guerre, à la guerre,
D'où l'on ne revient guère,
Comme des lions
Allons, marchons,
Courons, volons !

GOULARD ET MADAME VACHAU.

A la guerre, à la guerre,
D'où l'on ne revient guère,
Comme des moutons,
Allons, marchons,
Courons, volons!

GÉDÉON, *après l'ensemble.*

Et maintenant, au lieu de ces habits difformes,
Venez prendre vos uniformes.

MADAME VACHAU, *se cramponnant à un arbre.*

Je ne sortirai pas d'ici.

GÉDÉON.

Contre l'autorité je crois que l'on se cabre!

GOULARD, *embrassant aussi un arbre.*

Moi je me cramponne à ceci.

GÉDÉON, *menaçant.*

Que l'on m'obéisse ou je sabre!

GOULARD ET MADAME VACHAU, *ensemble avec confiance.*

Moralement ?

GÉDÉON, *avec éclat, tirant son sabre et marchant sur Goulard.*

Physiquement!

Car, d'après cet engagement,
Désertez votre régiment,
C'est devenir conséquemment
Ennemi du gouvernement.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

GÉDÉON.

A la guerre, à la guerre,
D'où l'on ne revient guerre,
Comme des lions,
Allons,
Marchons,
Courons,
Volons!

GOULARD, MADAME VACHAU.

A la guerre, à la guerre,
D'où l'on ne revient guère,
Comme des moutons,
Allons,
Marchons,
Courons,
Volons!

(Ils sortent, Gédéon riant et les poussant, le sabre dans le dos.)

SCÈNE VI.

MARTIN, un petit paquet au bout d'un bâton ; il est rêveur et triste. Il dépose son paquet.

Le régiment ou la rivière !... voilà une perspective qui n'est pas engageante, pour Rosette surtout !... Et moi qui avais formé des projets!...

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

J'avais rêvé longtemps pour ma gento Rosette,
Si le ciel m'eût permis d'être un jour son mari,
De lui faire un séjour comme un nid de fauvette,
Pour nous seuls, d'abord, doux abri.

DEUXIÈME COUPLET.

J'avais encore rêvé qu'à la saison nouvelle,
Dans ce nid tout riant, et pour prix de ma foi,
Viendrait petit oiseau, frais et joli comme elle,
Et qui l'aimerait comme moi !

SCÈNE VII.

MARTIN, ROSETTE, avec un paquet.

ROSETTE, émue, allant déposer le paquet.

Me voilà, Martin... je me suis fait attendre... mais ce n'est pas ma faute.

MARTIN.

Qu'est-ce que tu as donc?... on dirait que tu as pleuré...

ROSETTE.

C'est ma tante qu'est cause...

MARTIN.

Ta tante ?

ROSETTE.

Oui, comme je venais de faire mon paquet... elle m'a ordonné de le défaire pour voir si je n'emportais que ce qui m'appartient!...

MARTIN, colère.

C'est-il Dieu possible !

ROSETTE.

Et en fouillant dedans, elle a trouvé cette petite montre d'argent... (Elle la fait voir.) qu'elle voulait me prendre.

MARTIN.

Tiens, elle est gentille!... Qué qui te l'a donnée ?

ROSETTE.

C'est moi qui me l'as donnée... Je l'ai achetée à Paris, il y a une quinzaine, avec les étrennes de mes pratiques.

MARTIN.

Je ne te l'avais jamais vue...

ROSETTE, un peu timide.

C'est que je ne la portais pas... je ne l'avais pas achetée pour moi...

MARTIN.

Pour qui donc ?

ROSETTE, plus timide.

Dans le moment, je ne savais pas trop pourquoi ni pour qui, (Souriant.) Mais à c't' heure, Martin, je vois bien que c'était pour toi... (Elle la lui donne.)

MARTIN, ému.

Pour moi ! Ah ! que tu es bonne... Mais v'là que tu pleures encore... Tiens, Rosette, tu n'est pas franche... t'as quelque peine que tu veux me dérober, et si tu ne me la bailles pas en confidence, je croirai qu'en partant de ce village avec moi, tu regrettes quelqu'un!...

ROSETTE.

Ne te fâche pas, c'est vrai.

MARTIN, vivement.

'Comment ! c'est vrai... explique-toi !

ROSETTE.

Eh ben ! écoute...

ROSETTE.

PREMIER COUPLET.

Aux bêtes de ma laiterie
Je viens de faire mes adieux,
Et ces compagnes de ma vie
Ont tourné vers moi leurs doux yeux.
Quand ma genisse favorite
M'a vu paraître dans son pré,
Elle a vers moi couru bien vite...
Et voilà pourquoi j'ai pleuré.

MARTIN.

Tiens ! ingrat que je suis !... En ne pensant qu'à toi, j'ai oublié mes pauvres bêtes, la Grise surtout.

ROSETTE.

Je m'en suis souvenue, moi. Elles me connaissent. Quand tu n'avais pas le temps, je les soignais à ta place ; je les aimais, à cause de toi.

MARTIN, vivement.

Tu les as vues !

ROSETTE.

DEUXIÈME COUPLET.

Aux bêtes de ton écurie
 J viens de donner le dernier soin,
 Et j leur disais, l âme attendrie :
 Bientôt Martin d vous sera loin.
 Lorsque j ai caressé la Grise,
 Bien qu elle eût de l herbe à son gré,
 A ton nom, elle a lâché prise...
 Et voilà pourquoi j ai pleuré.

MARTIN.

V là que je pleure aussi, moi !

ROSETTE.

Et puis, ce qui m attriste encore, c est cette idée d être dans un régiment, quoique avec toi. Il me semblera toujours, quand tu ne seras pas là, que tu auras le sabre d un ennemi dans la poitrine.

MARTIN.

Et moi, je croirai à tout moment que tu as un baiser de hussard sur la joue.

ROSETTE, naïvement.

Oh ! ça n est pas si dangereux qu un sabre dans la poitrine, et si ce n était que ça, on pourrait peut être ben passer là-dessus.

MARTIN, colère.

Comment, là-dessus !

ROSETTE.

Eh ben ! non, calme-toi.

MARTIN.

Tiens, décidément, il ne faut pas nous engager, et je vas te faire une proposition.

ROSETTE.

Laquelle ?

MARTIN.

Nous n avons pas assez d argent pour monter un ménage ?

ROSETTE.

Vingt-cinq sous par tête !

MARTIN.

N étant pas mariés, nous ne pouvons pas rester ensemble : ça ne serait pas honnête et ça ferait jaser.

ROSETTE.

Eh ben ?

MARTIN.

Retourne dans ton pays... je retournerai dans le mien. Celui de nous deux qui trouvera de l'occupation en cherchera pour l'autre ; puis il l'appellera, et quand nos quatre bras seront occupés, les ressources viendront ; Dieu nous bénira... nous ne craindrons plus la misère et nous nous marierons...

ROSETTE, gémissant.

Ah ! mon Dieu ! nous séparer !... j'aurais mieux aimé nous nayer ensemble.

MARTIN.

Tu n'es pas dégoûtée !... Tiens, moi aussi ; mais nous avons juré à notre ami Gédéon de nous en priver.

ROSETTE, tristement.

C'est juste !

MARTIN.

Ainsi...

DUETTO.

MARTIN.

Malgré le chagrin qu'il m'en coûte,
Rosette, je te dis adieu.

ROSETTE.

Il faut, hélas ! se mettre en route !
Martin, à la garde de Dieu !

MARTIN.

Seulement, dis-moi que l'absence
Ne pourra pas changer ton cœur.

ROSETTE.

Dis-moi du moins que la distance
N'amènera pas ta froideur.

MARTIN.

Je te jure amitié fidèle.

ROSETTE.

Je te jur' tendresse éternelle.

MARTIN.

Dans ton pays on dit pourtant
Que les garçons sont agréables...

ROSETTE.

On m'a bien assuré vraiment,
Qu' chez vous les filles sont aimables...

MARTIN.

Et je frémis.

ROSETTE.

Et je gémiss.

ENSEMBLE.

Malgré le chagrin qu'il m'en coûte,
De te faire ici mon adieu,
Il faut enfin nous mettre en route...
Allons, à la garde de Dieu !

MARTIN, *soupirant.*

Adieu donc, ma pauvre Rosette.

ROSETTE, *de même.*

Adieu donc, mon pauvre Martin.

MARTIN, *très-ému.*

Ah ! comme mon cœur te regrette !

ROSETTE, *de même.*

De te quitter qu' j'ai de chagrin !

(Ils vont se séparer lorsque Martin rattrape Rosette et lui dit d'un ton suppliant.)

MARTIN.

Rosette, permets-moi de prendre,
Pour me donner du cœur en ce moment fatal,
Un baiser... le premier !... bien tendre...

ROSETTE, *touchée, naïvement.*

Ça ne peut pas faire de mal.

(Elle avance timidement la joue, Martin l'embrasse.)

Maintenant...

(Mouvement pour sortir.)

MARTIN, *lui tend sa joue.*

Tu dois me comprendre :
Ce baiser que j'ai pris, ce serait amical
De ta part...

ROSETTE, *un peu déconcertée.*

Quoi ?... de te le rendre ?

MARTIN, *souriant.*

Ça ne peut pas faire de mal.

ENSEMBLE.

Adieu ! adieu !

(Rosette hésite ; puis, modestement, elle effleure la joue de Martin, puis ils se séparent comme pour s'arracher à ces pénibles adieux.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GÉDÉON.

SUITE DU CHANT FINAL.

GÉDÉON.

Eh ! bien, où va-t-on donc de cet air attristé ?

ROSETTE.

Mais dans notre pays, chacun de son côté.

MARTIN.

Nous refusons tous deux de partir pour la guerre.

GÉDÉON, *gaiement et confidentiellement*..

Vous partirez bientôt pour l'île de Cythère !

Mais tout d'abord cachez-vous par ici.

Et tous deux retenez ceci.

(Il leur parle à l'oreille et les pousse ensuite dans un bosquet.)

SCÈNE IX.

GÉDÉON, HUSSARDS, VILLAGEOIS, puis GOULARD en hussard et
MADAME VACHAU en vivandière.

CHŒUR des HUSSARDS ET des VILLAGEOIS, *riant*, QUELQUES HUSSARDS *portent des poules mortes, d'autres des bouteilles de vin.*

Ah! ah! ah!

L'allure guerrière

Et la mine altière

Qu'ils ont tous deux là

Ah! ah! ah!

(Goulard et Madame Vachau paraissent fort empêtés dans leur uniforme; Goulard surtout, fort embarrassé de sa sabretache qui lui bat le mollet.)

GÉDÉON, *aux rieurs.*

Du silence! pour un moment!

Ici je vais vous faire entendre

La chanson que l'on doit apprendre

Lorsque l'on entre au régiment,

Pour en connaître l'agrément.

(Aux trompettes.)

Trompettes, l'accompagnement!

(Prélude de trompettes; tout le monde, pendant le prélude, se groupe autour de Gédéon.)

GÉDÉON.

PREMIER COUPLET.

Qui ne craint pas la mousquetade

Et jamais, par la reculade,

N'a pu voir son drapeau terni?

C'est le hussard de Berchini!

Qui donc, devant une bouteille,

Pleine de ce jus de la treille,

Qui vous rend la face vermeille,

Jamais, jamais n'a dit nenni?

C'est le hussard de Berchini!

LE HOUSARD DE BERCHINI.

CHŒUR, *accompagné par les trompettes.*
C'est le hussard de Berchini !

GÉDÉON.

DEUXÈME COUPLET.

Quel maraudeur, pour sa ripaille,
Sait mieux couper à la volaille
Le sifflet en catimini ?
C'est le hussard de Berchini !
Quel galant, parmi les fillettes,
Est habile à conter fleurettes
Et croque ces tendres poulettes,
A l'instar d'un roué fini?...
C'est le hussard de Berchini !

CHŒUR, *avec trompettes.*

C'est le hussard de Berchini !

GÉDÉON.

Maintenant à cheval, et partons pour la guerre !

MADAME VACHAU ET GOULARD, *suppliant.*

Il n'est aucun moyen de vous fléchir ?

GÉDÉON.

Aucun !

... Mais si pourtant il en est un.

GOULARD ET MADAME VACHAU, *vivement.*

Parlez !

GÉDÉON.

Des remplaçants. Ici je n'en vois guère.

(GOULARD ET MADAME VACHAU, *l'un aux Villageois et l'autre aux Villageoises.*)

Veut-on me remplacer ?

(*Les Villageois et les Villageoises se détournent et refusent.*)

CHŒUR DES VILLAGEOIS ET DES VILLAGEOISES.

Nullement, nullement.

GÉDÉON.

Ainsi personne ne consent ?...

Alors, à cheval et partons à l'instant !

GOULARD.

Je touche à mon heure dernière.

MADAME VACHAU.

Je vais expirer sur-le-champ.

GÉDÉON, *avec le ton de la manœuvre.*

En avant !

CHOEUR, *bruyant.*

Vivent les hussards
Et les vivandières
Qui s'en vont des guerres
Courir les hasards!

Mouvement de sortie, cris de désespoir de Goulard et de la mère Vachau.

SCÈNE X.

LES MÊMES, MARTIN, ROSETTE.

MARTIN ET ROSETTE.

Arrêtez!

GOULARD.

Martin!

MADAME VACHAU.

Rosette!

MARTIN ET ROSETTE.

A partir pour vous je m'apprête,
Si toutefois Gédéon y consent.

GOULARD ET MADAME VACHAU, à Gédéon.

Vous consentirez, je l'espère!

GÉDÉON.

Que je me recueille un moment.

(Il a l'air de réfléchir et sourit à part.)

CHOEUR,

Oh! parlez, sans tarder!

MADAME VACHAU ET GOULARD.

Grands dieux, je frissonne
L'espoir m'abandonne!

CHOEUR.

Que va-t-il décider?

GÉDÉON.

Je consens au remplacement...
Mais moyennant argent comptant,
Dont je manque totalement.

GOULARD, *tirant, ainsi que madame Vachau, une bourse où sont
6,000 francs en or, qu'on a déjà vus.*

Nous offrons chacun mille francs.

GÉDÉON.

Pour un'si belle femme et pour un si bel homme!

Je trouve mesquine la somme...

Montez encore de quelques crrans.

LE HOUSARD DE BERCHINI.

GOULARD ET MADAME VACHAU.

Je trouve que c'est suffisant.

GÉDÉON *aux trompettes.*

En ce cas à cheval et partons à l'instant!

(Les trompettes sonnent.)

GOULARD ET MADAME VACHAU.

O ciel! quel horrible supplice!

Deux mille francs!

GÉDÉON.

Quelle avarice!

Montez encore de quelques crans!

LE CHŒUR.

Montez, montez de quelques crans.

GOULARD ET MADAME VACHAU.

Trois mille francs, et qu'on finisse.

GÉDÉON.

Montez encor.

GOULARD.

Ah! c'est trop fort.

GÉDÉON.

Vite à cheval.

MADAME VACHAU.

Quatr'mille.

GÉDÉON.

On approche.

Tirez encor de la sacoche.

MADAME VACHAU ET GOULARD, *désolés.*

Mais nous ne gardons plus rien.

GÉDÉON.

Vous avez dix fois plus de bien.

MADAME VACHAU ET GOULARD.

Cinq mille, allons!

GÉDÉON, *touchant la bourse.*

Pour ce qui reste,

Faut-il fair' le récalcitrant?

GOULARD.

Je n'offre pas plus.

MADAME VACHAU.

Je proteste.

GÉDÉON, *très-fort.*

Eh bien! donc, à cheval et partons à l'instant.

GOULARD ET MADAME VACHEAU, *donnant les deux bourses à Gédéon.*

Eh bien, prenez tout, malepeste!

GÉDÉON.

Je vous rends votre engagement.

(Il donne l'engagement qu'on déchire.)

MARTIN, *bas à Rosette.*

Que va-t-il fair' de tant d'argent?

ROSETTE, *bas à Martin.*

Il prendra du bon temps, je gage...

GÉDÉON, *bas, leur montrant les deux bourses en cachette.*

Suivez nos rangs jusqu'au prochain village.

Je tiens la dot, mariez-vous

Et préparez ma soupe... anx choux!

LES JEUNES FILLES *aux hussards qui défilent, avec Martin et Rosette.*

Gentils hussards, chacun vous regrette,

Mais ici revenez, quelque jour,

Et tout le monde vous fera fête

Par la dans', les chansons et l'amour.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Vivent les hussards

Et les vivandières,

Qui s'en vont des guerres

Courir les hasards!

FIN.